

Marie des LANDES dite MARIETTE
de Claire- Charles GENIAUX en 1937
Extrait du livre « Des Causses à l'Aubrac »

MIRS dédie ce texte à Jérémy, à Jean (au début de la côte de Vaour) à Poujade, qui étaient toujours prêt à donner « un coup de main » à ceux qui le leur demandait.

L'an dernier est morte dans le petit village de l'Albigeois, où j'habite l'été, Mariette, la laveuse.

Mariette était née dans un de ces misérables hameaux de l'Aubrac aux maisons de schiste verdâtre ou de basalte noir et luisant qui laissent passer l'eau. Ses parents, des brassiers, au lieu de l'envoyer en classe la placèrent comme pâtoresse. A peine tenait-elle sur ses jambes qu'un tricot aux doigts elle gardait les vaches ou les moutons de ses maîtres. Nourrie de pain noir, de fromage et de gifles, elle avait grandi à ce régime fortifiant. Recherchée pour sa robustesse, sa vaillance et son coeur à l'ouvrage, elle allait en journée. Partout où il y avait du travail pénible à accomplir, comme on la savait d'attaque, elle était demandée : laver le linge, frotter les planchers, couper le grain à la faucille, sarcler les pommes de terre, sulfater la vigne, fendre le bois comme un bûcheron, elle faisait ça comme pas un !

Elle s'était mariée avec un garçon de chez elle qui, son service militaire terminé, était allé se louer dans les terres plus riches et moins peuplées du Languedoc. Les montagnards de l'Aubrac rêvaient alors comme de la Terre Promise de ces régions méridionales où, sous le soleil qui les dore, le froment et la vigne mûrissent. Mariette aimait sa maisonnette crépie de blanc, au toit de tuiles claires et le petit paradis de son jardin. Mais elle craignait de s'amollir au milieu de cette population plus civilisée, plus aimable, moins courageuse, moins résistante et peut être moins intègre.

Son mari était mort à la peine, jeune encore, lui laissant deux enfants. Comme elle tenait à ce qu'ils eussent de l'instruction, elle trimait du matin au soir et du 1er janvier à la Saint Sylvestre. Sa fille avait épousé un employé de chemin de fer et son fils était allé gendre dans une maison où l'on avait un peu de bien. Mais Mariette ne voulait rien devoir à ses enfants : elle continuait donc d'aller en journée par nécessité, et par un sentiment du devoir où il se mêlait peut être aussi un peu de plaisir... Elle se fût ennuyée chez elle à ne rien faire ! Lorsqu'elle était au repos, ses mains souffraient de rester inactive et étaient prises de mouvements comme si elles continuaient d'accomplir machinalement les geste du labour, frotter, essorer, sarcler. Les fleurs étaient son luxe, les parfums sa volupté. Je l'ai surprise plusieurs fois frottant entre ses mains que la lessive faisait ressembler à des crabes ébouillantés, des feuilles de basilic afin de les porter à ses narines. A chaque fois qu'elle venait laver chez nous, elle nous apportait un pied de marguerites, de basalmines ou un pot de géranium rosat pour embellir notre jardin. Cette femme si pauvre voulait absolument nous faire goûter ses pommes, ses noix ou son raisin et n'acceptait rien en remerciement. Dès six heures elle commençait sa journée, savonnant, frottant, essorant sans relâche et pendant que la bugade cuisait, au lieu de se reposer, elle arrachait les mauvaises herbes ou aidait la servante à essuyer la vaisselle. Elle méprisait notre cuisine et se contentait de pain, de fromage, de noix, de fruits et d'un doigt de vin.

Jamais on ne l'a entendue se plaindre. Elle admirait l'ordre providentiel, car à la place de l'ordre social mauvais, elle ne voyait que le plan divin, qui, depuis sa naissance jusqu'au jour de sa mort, l'avait condamnée à manger son pain à la sueur de son front; mais ce pain noir et rassis n'était pas amer à sa bouche parce qu'elle l'assaisonnait de sa vaillance, de son admirable résignation, de sa bonne humeur. Grande, maigre, robuste, solidement charpentée, le teint clair et les yeux bleus comme une Gauloise, elle était bien de la race des vieux Ruthènes.

Un jour d'octobre, à la prime aube, le glas ouaté de brume a retenti à travers le village.

- Pour qui sonne-t-on ?

- Pour Mariette la laveuse.

- Mariette ! Pas possible ? La semaine dernière elle lavait la lessive chez la femme du maire.

Mais à force de laver des lessives, Mariette avait fini par mourir.

- Savez vous qu'elle venait d'entrer dans ses soixante dix huit ans ?

- Vous badinez, peut être ?... On ne lui en aurait pas donné plus de soixante huit : ce serait à croire que le travail conserve !...

Lorsqu'elle fut morte, aussi lestement et courageusement que s'il s'était agi d'accomplir un dernier travail, ses voisines n'eurent pas de peine à l'ensevelir : elle avait tout préparé pour son trépas. Dans son armoire bien rangée qui sentait le romarin, la pomme et le coing, le linceul et le cierge béni de la Chandeleur étaient en évidence à côté de l'argent destiné à ses funérailles et aux messes que le curé dirait pour le repos de son âme. Cette simple a voulu un bel enterrement : elle n'était plus une pauvre tâcheronne mais une chrétienne rétablie par la mort dans son éminente dignité. Admise à présent au festin du Père de famille, elle pouvait répondre à la voix qui clamait : « Venez, les bénis de mon père prendre place à sa droite, au festin qu'il vous a préparé ! »

J'ai suivi son cortège dans la campagne albigeoise, dorée par l'automne. La brume qui, au réveil, emplissait la vallée s'était dissipée; les pigeons s'enlevant des toits de tuiles du château s'abattaient à grands bruits de raquette dans les vignes vendangées dont ils grappillaient les grains oubliés. Le glas égrenait ses notes qui paraissaient plus noires sous le soleil ineffablement bleu. Mariette se prélassait dans son cercueil orné d'une croix de fleurs tressée par ses voisines; elle suivait pour la dernière fois le chemin qu'elle parcourait chaque jour pour aller à son travail et où, le soir, elle repassait tenant appuyée contre sa hanche une miche de pain. Pour la dernière fois elle a longé la rivière où, si souvent agenouillée sur la berge dans l'herbe mouillée, elle avait lavé le linge des autres, dit un dernier adieu aux maisons ou moyennant un faible salaire et peu de nourriture, elle avait si vaillamment besogné. Dans l'église tendue de noir, c'est pour elle que se déroulent les pompes de la liturgie, que brûle l'encens, que les prêtres chantent, qu'un Dieu s'offre.

In paradisum deducant angeli !

L'existence de Mariette exigerait la réalité de ce paradis où les anges font cortège aux pâtres et aux journalières; à moins que le paradis ne soit pour cette travailleuse qu'un éternel repos dans la terre fleurie.

Milhars – 1937

Témoignage d'un milharsais qui a connu Mariette.

Mariette habitait la maison « Molinier » au bourg ; cette maison fut achetée par le forgeron Mr DURAND et occupée actuellement (2000) par la famille BOSC. Elle était lavandière mais dans ses dernières années, elle avait renoncé à son activité. Très pieuse, elle passait ses journées en prière à l'église et revenait chez elle simplement aux heures des repas. De petite taille, elle portait une coiffe qui impressionnait les enfants du village.